

Ce livre pourvu d'une illustration suggestive et originale nous offre un état des fichiers de données afférents au dialogue entre l'Empire Ottoman et l'Occident européen.

Andrei Pippidi

Magie du bosphore ou le rêve d'Orient au XVIIIe siècle. Catalogue rédigé par Elisabeth Leprêtre, Anne Mézin et Catherine Vigne, Durand Imprimeurs, Le Havre, 2010, 143 p. dont 200 ill.

Il s'agit d'une exposition qui a eu lieu du 5 mars au 30 août 2010 aux Musées Historiques de la Ville du Havre. Elle présentait l'Empire Ottoman tel que l'ont vu les Occidentaux curieux ou fascinés. Le Catalogue déploie ces richesses en enchaînant les thèmes de la plupart des tableaux : vues et paysages, cortèges officiels et portraits, scènes d'un harem imaginé plutôt qu'aperçu en réalité. Les mœurs du Levant sont évoquées à travers les fragments de vie quotidienne que les artistes français, italiens ou allemands ont pu voir pendant leur séjour dans la capitale ottomane. On sait que, depuis le XVI^e siècle, les collections de costumes, qui illustraient la variété des classes sociales, des groupes ethniques ou religieux et des professions, étaient fréquemment représentées pour être remportées comme souvenir par les voyageurs. De telles turqueries forment une suite d'aquarelles et de gouaches qui montrent le goût des visiteurs étrangers pour ces déguisements. Une autre section de l'exposition est d'un intérêt exceptionnel parce qu'elle contient des objets d'art (mobilier, habits ou tissus précieux, céramiques et porcelaines) recueillis par des amateurs éclairés et montrés au public pour la première fois.

À feuilleter l'album, on découvre les images de cérémonies solennelles qui mettent en scène l'envoyé du sultan à Versailles en 1721 ou des ambassadeurs de France à la Porte en 1768 et en 1796. Parfois, à côté de ces derniers, apparaît le drogman, personnage indispensable. Ainsi, l'Arménien Bedros Jamjoglou dans une toile du peintre lyonnais Duchateau. Mustapha III, Abdul Hamid I et Selim III ont leur portrait parmi ces peintures : les traits du visage, quoiqu'ils aient l'air aigri et inquiet, n'arrivent pas à effacer l'impression faite par la puissance du souverain. L'aspect intime de l'existence des sultans est également présent : Van Mour et d'autres se plaisaient à représenter une « Nouvelle arrivée au harem » ; ailleurs c'est un pacha qui reçoit sa favorite. L'atmosphère d'intérieur oriental est bien rendue lorsque le spectateur assiste à l'entretien de dames grecques comme dans les compositions du chevalier de Favray.

Construire un pareil ensemble d'oeuvres d'art d'une haute valeur historique a dû être un effort extraordinaire. Les principales sources de l'exposition ont été les anciennes collections de Vergennes, le ministre de Louis XV, de Louis Chénier, historien de l'Empire ottoman et homme d'affaires intéressé dans le commerce du Levant, du diplomate François Charles-Roux, auteur d'un ouvrage sur la France et les Chrétiens d'Orient, enfin et surtout, ce qui fut rassemblé par Auguste Boppe, dont le livre *Les Peintres du Bosphore au dix-huitième siècle* (1911) est un classique inoubliable.

À part l'importance des collections particulières qui ont contribué à constituer cette exposition, il faut remarquer qu'on a puisé dans le recueil des lithographies de Dupré (1825), dans la série des copies exécutées pour le comte von der Schulenburg en 1742-1743 par les frères Guardi d'après Van Mour, dans la suite de dessins de Luigi Manzoni (1813) ainsi que dans la belle collection Calckoen, conservée au Rijksmuseum d'Amsterdam.

Ce qui augmente la valeur du catalogue c'est l'érudition de son appareil critique. Celui-ci comprend un glossaire, une chronologie, une bibliographie et les notices biographiques, plus d'une centaine, ajoutées en appendice, qui réunissent de nombreux renseignements sur les artistes, les collectionneurs et même les personnes représentées dans les tableaux ou les gravures, quand on a pu les identifier.

La recherche et le raffinement de l'illustration font que ce livre qui servira comme instrument de travail est en même temps un joyau : les oeuvres que nous sommes conviés à regarder reproduisent la luminosité vivante des paysages, l'activité bigarrée des canaux, le va-et-vient des gens, la somptuosité chaude des costumes d'apparat.

Andrei Pippidi